



es provocateurs

Ces **mots** qui frappent les **adversaires**
autant que les **esprits**...

« *La présidentielle n'est pas un grand barnum ni un défouloir* » s'exclamait **François Hollande** dans le Journal du Dimanche du 13 août 2006. Il n'empêche : lorsqu'en ce 5 septembre 2006 **Gaëtan Gorce**, député de la Nièvre et fervent partisan de **Ségolène Royal**, arrive (en retard) au siège du PS où se tient le bureau national hebdomadaire du parti, il avoue avoir eu « *le sentiment de rentrer dans le film des Tontons flingueurs.* » En politique il est vrai, certains mots choisis avec minutie par les conseillers en communication peuvent être d'une redoutable efficacité lorsqu'ils atteignent leur cible...

Kärcher, martinet et self-service

Illustration avec ces propos de **Laurent Fabius** qui, lors d'un meeting en juillet 2006, résumait ainsi le sens de sa candidature : « *proposer une alternative à la société du Kärcher et du martinet* ». Allusion directe à **Nicolas Sarkozy** et **Ségolène Royal** dont il caricaturait ainsi avec force les idées pour « rétablir l'ordre ». Quelques jours plus tôt, le même **Laurent Fabius** avait qualifié **Nicolas Sarkozy** de « *Monsieur Supercherie* ». Autre formule choc...

À quelques jours d'intervalle, **Michel Rocard** se livrait, lui, à une démolition en règle du projet socialiste pour la présidentielle. Dans une interview au *Journal du Dimanche*, l'ancien Premier ministre qualifiait de « *bêtise sympathique* » la procédure utilisée pour l'adoption du dit projet, allant jusqu'à pronostiquer que « *tout est foutu* » pour le PS. La phrase la plus dure visant **François Hollande**, le premier secrétaire du parti étant jugé par **Michel Rocard** incapable de porter le programme socialiste : « *Comment confier un 30 tonnes bourré d'explosifs à des gens qui n'ont jamais conduit de poids lourds ?* ».

Dans le même ordre d'idée mais avec **Robert Hue** dans le rôle du bourreau et **Nicolas Sarkozy** dans celui de la victime, notons aussi cette phrase devenue célèbre de l'ancien secrétaire national du PCF : « *Si **George Bush** et **Margaret Thatcher** avaient eu un enfant ensemble, ils l'auraient appelé **Sarkozy*** ». En août 2006, un autre leader d'extrême gauche, **Alain Krivine** (porte-parole de la Ligue Communiste Révolutionnaire) ne sera guère plus tendre avec **Ségolène Royal**, la qualifiant de « *self-service social-libéral qui donne à manger à gauche et à droite des plats inconsistants faits de pas-grand-chose.* »

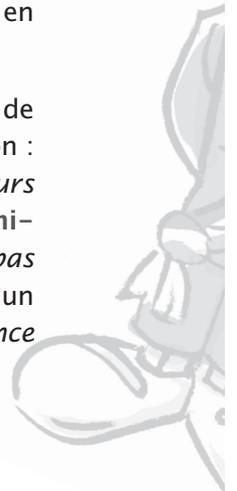
Ramasseurs de balles et dindons de la farce

Sur l'échiquier politique, l'extrême gauche possède du reste une longue tradition agitatrice qui ne se dément pas aujourd'hui. Dans la campagne 2007, communistes, alternatifs, républicains de gauche et membres de la LCR rivalisent ainsi de provocations verbales et de petites phrases assassines les uns envers les autres : « *José Bové, il est sympa, mais il faut admettre qu'il n'a aucune cohérence* » lance **François Sabado**, proche d'**Olivier Besancenot**. **Alain Krivine** en remet une couche : « *Dès qu'on parle du PS, Bové ne répond pas. Non seulement il trinque avec Fabius, mais il a appelé à voter Frêche* » ; avant d'ajouter : « *Dans cette campagne, on ne sera ni les ramasseurs de balles de Ségolène Royal, ni les dindons de la farce du PC.* » Le Parti Communiste rétorquant par la voix d'**Olivier Dartigolles** (un proche de **Marie-George Buffet**) : « *Il faudrait que Krivine arrête de nous regarder avec les lunettes du passé.* » Ambiance, ambiance...

Écume, belles gueules et sumo

Les politiques savent aussi provoquer l'élu qu'ils ont choisi pour cible sans le nommer directement, mais en faisant en sorte que chacun comprenne l'allusion.

À gauche, **Ségolène Royal** est régulièrement visée de la sorte par les socialistes opposés à sa progression : **Bernard Kouchner** se fend d'un ironique « *Le concours de belles gueules au PS, ça peut attendre !* », **Dominique Strauss-Kahn** indique qu'il « *ne se préoccupe pas de l'écume des vagues* », **Jean-Paul Huchon** assène un acide « *De temps en temps, un candidat à la Présidence*



de la République doit parler de la France. On ne peut pas se contenter de parler de sa région », Martine Aubry balance un cruel « On ne gagne pas la présidentielle avec ses mensurations », tandis que Lionel Jospin lance laco-
niquement que « le tuyau ne fait pas le contenu. »

De même, lorsque **François Hollande** précise en août 2006 devant les présidentiables socialistes, que « *notre projet est notre meilleur atout, il nous engage tous, chacun peut le préciser et le personnaliser mais pas le dénaturer et encore moins l'oublier* », **Dominique Strauss-Kahn**, qui a pris certaines libertés avec le texte, sait que la remarque le concerne directement. Et lorsque **Marie-George Buffet** annonce que « *les militants et les partis seront plus utiles pour battre Nicolas Sarkozy et consorts que les hommes et les femmes providentiels* », elle égratigne à sa manière **Ségolène Royal** et **José Bové**.

À droite, **Brice Hortefeux** effectue un tir groupé contre l'ensemble des présidentiables socialistes en assimilant la guerre fratricide au sein du PS à une « *valse-hésitation entre le bal des débutantes et le carnaval des morts vivants.* » Son chef de file, **Nicolas Sarkozy** tacle à sa manière **Jacques Chirac** : « *Comment peut-on être fasciné par ces combats de types obèses au chignon gominé ? Ce n'est pas un sport d'intellectuel, le sumo.* » Retour du boomerang lorsque **Jacques Chirac** critique implicitement le vocabulaire de son ministre de l'Intérieur : « *En politique, le choix des mots est essentiel. Quand une personne commet un délit ou un crime, c'est un délinquant ou un criminel.* » **Nicolas Sarkozy** également visé par **Dominique de Villepin** lorsque le Premier ministre déclare : « *Jacques Chirac ne sait pas se vendre, mais certains sont champions pour ça.* »

Parmi les provocations qui ont fait date, on se souvient aussi de celle de la socialiste **Annick Lepetit** disant en 2004 à propos de **Jean-Pierre Raffarin** alors Premier ministre : « *Il aurait dû rester au vestiaire, compte tenu de sa première mi-temps* » ; de celle d'**Henri Weber** (la même année) à propos de **Lionel Jospin** : « *C'est facile de se barrer quand le parti est à 16 % et de revenir quand il est à 30 %* » ; et de celle de **François Bayrou**, consécutive à une intervention télévisée de **Dominique de Villepin** en octobre 2005 : « *Sa prestation m'a rappelé la chanson de Dalida : Paroles, paroles.* »

Sainte-Sofres, caoutchouc et zigzag

Les formules provocatrices peuvent aussi servir à galvaniser les troupes. C'est en tout cas l'objectif de **Laurent Fabius** en ce 29 janvier 2005 à Pantin lorsqu'il proclame devant les militants socialistes : « *La première exigence, c'est de s'opposer. J'avais dit, lors du Congrès de Dijon, que notre opposition devait être frontale. Certaines oreilles délicates avaient trouvé ce mot grossier. Frontale ne signifie pas irresponsable, mais tout simplement ferme. Frontale signifie que ces groupes sociaux dont je viens de parler, qui sont dans la désespérance, demandent une opposition ferme et non pas une opposition en caoutchouc.* » Une formule guère du goût de **François Hollande**, le « chef » des socialistes répliquant trois jours plus tard dans le journal *Libération* : « *À force de tirer sur le caoutchouc, on se le reprend dans la gueule* ».

Au cours de l'année 2006, d'interviews en déplacements, **Laurent Fabius** teste aussi une formule choc destinée à semer le trouble chez les militants. Pour désigner son candidat dit-il, le PS « *n'a pas à se référer à Saint-Ifop* »



ou à Sainte-Sofres », dont les sondages n'ont « aucune valeur prédictive ». Une pierre dans le jardin de **Ségolène Royal**, alors en tête dans les enquêtes d'opinion... Et avec moi, poursuit-il, « pas de zigzag et pas d'emprunt à telle ou telle théorie étrangère qui a sans doute ses mérites mais qui ne vaut pas pour la France » (histoire de se démarquer une nouvelle fois de **Ségolène Royal**, qui trouve des qualités à **Tony Blair** et le fait savoir).

Couilles, bassin et point G

Dans leur volonté de provoquer, les politiques ont parfois recours (en off) à des mots que l'on peut qualifier de « crus ». Bien sûr, on prêtait au **Général de Gaulle** et à sa « chienlit » un vocabulaire parfois trivial, de corps de garde, probablement hérité de sa formation militaire. Bien sûr, on attribue à **Jacques Chirac** des expressions inattendues dans la bouche d'un chef d'État, du style « *Ça m'en touche une sans faire bouger l'autre.* » Bien sûr, l'original **Jean-Louis Borloo** parle souvent sans fard (lorsqu'on lui demande ce qu'il a fait pendant ses vacances d'été 2006, il rétorque : « *Je n'ai rien, mais rien branlé, ce qu'on appelle rien branlé.* » Et bien sûr, depuis de nombreuses années, le fantasque **André Santini** cultive avec brio l'utilisation de mots populaciers qui lui valent de collectionner les Prix d'humour politique...

Mais c'est surtout lors de la précédente élection présidentielle, celle de 2002, que les mots « fleuris » ont fait une entrée remarquée dans le langage politique. Cette année-là, **Alain Juppé** accusait les socialistes de « *remuer la merde* », **Robert Hue** se présentait lui-même en « *emmerdeur* » de la campagne, **Patrick Devedjian** trouvait « *chiant* » le livre de **Lionel Jospin**, et **Dominique**

Voynet exhortait ses troupes à promouvoir le candidat Noël Mamère en se fendant d'un « *Alors, on se met au boulot, oui ou merde ?* ».

La campagne présidentielle 2007 donne dans un registre plus torride, à l'image de Nicolas Sarkozy répondant à Dominique de Villepin : « *En France, ce ne sont pas les couilles que l'on coupe mais la tête* », après que le Premier ministre ait déclaré : « *Nous sommes en 14, c'est la guerre des tranchées, moi j'ai des couilles* ». Dominique de Villepin, encore lui, recommande aussi de « *prendre la France par le bassin* » (extrait de « La tragédie du président » de Franz-Olivier Giesbert).

Dans *Le Figaro* du 18 août 2006, Brice Hortefeux, fidèle de Nicolas Sarkozy, ose même la métaphore sexuelle : interrogé sur un possible départ du Gouvernement de son chef de file pour se consacrer pleinement à la campagne présidentielle, il répond qu'il faut « *trouver le point G* », à savoir « *le moment où les Français comprendront qu'il ne déserte pas ses responsabilités* ». Quelques jours plus tard dans l'hebdomadaire *Le Point*, il précise sa déclaration en expliquant : « *Je ne suis pas sexologue, mais l'idée de la comparaison, c'est que c'est une recherche compliquée.* »

Dans le camp d'en face, Ségolène Royal s'ouvre sur le sujet au point de sidérer ceux qui la côtoient depuis longtemps : « *Avant, il était impossible de raconter une histoire grivoise devant elle. Quant à mêler la séduction à une discussion politique, mieux valait ne pas y penser* » raconte l'un de ses amis dans *Le Point*, avant de poursuivre : « *On peut se permettre des choses qu'on n'osait même pas dire devant elle auparavant.* » Confirmation de cette métamorphose lors d'un meeting dans le XIX^e arrondissement de Paris le 20 juillet 2006 : à un

Politiques et langue de bois !

participant qui lui lance « *Vous êtes plus belle en vrai* », **Ségolène Royal** répond : « *Vous n'êtes pas mal non plus.* » À la grande surprise de son staff...

Fin de la parenthèse poétique... et fin du chapitre.

